

évêque de La Rochelle, à venir travailler dans son diocèse. Montfort obéit à la voix de ce pieux prélat, qui eut le bonheur d'apprécier assez son mérite pour le conserver toujours à son diocèse. En s'y rendant, notre saint prêtre s'arrêta dans une paroisse du diocèse de Luçon, où il fut invité à donner les exercices d'une mission. Elle fut surtout remarquable par la dévotion qu'il montra pour la très-sainte Vierge, et qu'il sut inspirer au plus haut point à ce bon peuple, qui conserve encore, comme une précieuse relique, quelques restes d'une croix érigée par l'homme de Dieu. Il reprit ensuite la route de La Rochelle, où il fit une entrée bien obscure et bien modeste aux yeux du monde, mais bien précieuse sans doute devant Dieu, qui lui avait préparé dans cette ville tant d'élus à recueillir et à former.

IV. Le premier théâtre du serviteur de Dieu dans le diocèse de La Rochelle, fut le petit bourg de l'Houmeau, où l'évêque jugea qu'il devait essayer ses forces, avant de paraître devant un auditoire plus imposant. Ce premier essai ayant révélé au prélat tout le mérite du missionnaire, il se hâta de le rappeler à La Rochelle, où il donna successivement des missions dans toutes les paroisses et hôpitaux de la ville. L'occasion s'offrit plus d'une fois de traiter des matières de controverse : l'humble prédicateur le fit avec une rare modestie, mais en même temps avec une force et une clarté qui porta la lumière dans l'esprit d'un grand

nombre de protestants. Il reçut leur abjuration, et la suite lui montra combien leur retour était sincère. La petite paroisse de Saint-Nicolas, qui se trouve à une des extrémités de la ville, fut la dernière qu'évangélisa l'homme de Dieu; mais les fruits de grâce qu'il y recueillit ne furent pas moins abondants qu'ailleurs, et la croix plantée à la porte Saint-Nicolas, sur la route de Rochefort, devint comme un monument solennel qui attesta longtemps que le saint prêtre avait passé là en faisant le bien <sup>1</sup>.

La cérémonie de la plantation de la croix était toujours celle où Montfort déployait le plus de pompe, et où il s'efforçait de produire les plus grands effets. Rien n'était oublié, dans cette circonstance solennelle, de tout ce qui pouvait laisser de profondes impressions dans l'esprit des peuples. C'est alors surtout que l'homme de Dieu, pour épancher les vifs sentiments d'amour dont

<sup>1</sup> Pertransiit benefaciendo, Act. X. 18.

son cœur était plein, avait recours à la poésie et composait ces cantiques éminemment populaires, que tout le monde répétait après lui, et qui demeuraient comme autant de monuments des bienfaits de Dieu pendant la mission. Nous devons à nos lecteurs un échantillon du talent de Montfort en ce genre. Qu'on lise attentivement et sans préventions les couplets que nous allons citer, et si l'on y trouve quelques vers faibles et négligés, auxquels ne saurait pardonner une critique sévère, nous sommes persuadés que les justes appréciateurs de la belle poésie y trouveront ça et là des passages où la richesse de l'expression ne le cède point à la force des pensées. Voici ce beau cantique, que l'auteur de la grande vie du vénérable Montfort a jugé digne d'être placé en tête de son ouvrage, où la lithographie le reproduit tel qu'il a été écrit par la main du serviteur de Dieu :

Chers amis, tressaillons d'allégresse,

Nous avons le calvaire chez nous ;

Courons-y, la charité nous presse,  
Allons voir Jésus-Christ mort pour tous.

Le Dieu mort donne l'intelligence  
Des péchés de l'homme criminel,  
Des grandeurs du Seigneur qu'il offense,  
Et des maux d'un enfer éternel.

C'est ici l'abrégé des miracles,  
A l'excès, des amours du Sauveur;  
C'est ici l'abrégé des oracles  
Que sa bouche a tirés de son cœur.

C'est ici le remède infailible  
Qui met fin à toute iniquité;  
C'est ici l'argument invincible  
Qui résout toute difficulté.

Souffrez-vous quelque douleur cruelle?  
Regardez, prenez le crucifix;  
Vous verrez dans ce miroir fidèle  
Que nos maux sont des maux très-petits.

C'est d'ici que vient la pénitence;  
C'est d'ici que découle la paix;  
C'est ici que le bonheur commence;  
C'est ici qu'il ne finit jamais.

Aimons donc ce Sauveur tout aimable,  
Tout percé, tout déchiré de coups;

Adorons sa croix tout adorable,  
Et baisons et ses pieds et ses clous.

Tout ici s'écrie en son langage:  
Ah! pécheur, Dieu pour toi meurt d'amour;  
Il est temps de pleurer ton ouvrage;  
Il est temps de l'aimer à ton tour.

Affligés, c'est ici votre asile;  
Pénitents, c'est votre propre lieu;  
Pauvres gens, c'est votre domicile,  
C'est ici qu'on devient riche en Dieu.

Laissons-y nos cœurs et nos offrandes;  
Embrassons la croix d'un cœur joyeux,  
Pour avoir l'effet de nos demandes,  
Pour monter de ce calvaire aux cieux.

#### DIEU SEUL.

Les succès prodigieux du missionnaire  
de La Rochelle déterminèrent l'évêque de  
Luçon, à le prier de vouloir bien faire en-  
tendre de nouveau à son diocèse cette voix  
si puissante sur les cœurs. Montfort y con-  
sentit, et l'Île-Dieu fut le principal théâtre  
que le pontife assigna à son zèle. Il y fut

reçu avec des transports de joie , et son passage y laissa des traces profondes. Au sortir de l'Ile-Dieu, il passa par Garnache où nous l'avons vu précédemment donner une mission : il eut la consolation de trouver cette paroisse encore fidèle à tous les conseils qu'il y avait donnés. Il y prêcha , et comme l'église ne pouvait contenir les nombreux auditeurs , il fallut prêcher en plein air ; une pluie abondante qui survint ne put diminuer l'attention de ce bon peuple. Bien loin de fuir pour chercher un abri , ils refusaient même de se couvrir , par respect pour la parole de Dieu , et pour celui qui la leur faisait entendre.

Deux autres missions furent données par Montfort , dans le diocèse de Luçon , où il travailla pendant l'espace de cinq mois. Il revint ensuite à La Rochelle , où ses nombreux amis cherchèrent les moyens de le fixer. On lui procura dans le faubourg Saint-Éloi , une petite maison dont il devait jouir jusqu'à sa mort. On en réduisit

l'ameublement au strict nécessaire , pour ne point alarmer la modestie du saint prêtre , et son esprit de mortification. C'est là qu'il composa une partie des écrits qui nous restent de lui , et la règle des filles de la Sagesse est un des fruits les plus précieux de l'ermitage de Saint-Éloi ; c'est ainsi qu'il appelait cette petite maison. Elle subsiste encore aujourd'hui , et une croix qui la surmonte sert à la distinguer des autres. La communauté de Saint-Laurent en a fait l'acquisition ; deux ou trois filles de la Sagesse y demeurent habituellement , et les religieuses qui passent par La Rochelle trouvent un asile sous cet humble toit , où elles peuvent recueillir de riches souvenirs et de précieuses inspirations.

C'est de là que partit Montfort pour évangéliser successivement les paroisses de Thairé , Saint-Vivien , Esnandes , Courson et autres lieux du diocèse de La Rochelle. Partout ce furent , de sa part , les mêmes traits de vertu , et de la part des

peuples, le même empressement. Tant de fatigues épuisèrent sa santé; il lui fallut prendre un peu de repos, mais il ne se reposa qu'en changeant de travail. Une pensée l'occupait depuis longtemps, c'était peu pour lui de travailler au salut des âmes pendant sa vie; il voulait se donner des successeurs, qui pussent continuer sa mission après sa mort. Il profita donc des vacances de 1713, pour jeter les premiers fondements de la communauté de prêtres, qui devait porter le nom du *Saint-Esprit*, et qui n'a cessé depuis son établissement de répondre aux vues du pieux fondateur. Il conduisit cette affaire avec une rare prudence, et fit un voyage à Paris, où il entra en rapport avec les personnes les plus honorables, qui l'environnèrent des témoignages de leur estime. Mais il lui fallait une espèce de compensation à cette estime, trop consolante pour la nature, Dieu la lui procura en permettant qu'il lui vînt d'un côté une somme d'humiliations égale aux honneurs

qu'il recevait de l'autre. Sa patience ne se démentit point; et comme saint Paul, préparé à tout, il sut également vivre dans la pauvreté et dans l'abondance, dans la gloire et dans les opprobres<sup>1</sup>. En retournant il passa par Poitiers, où il eut la consolation de retrouver sa pieuse fille Marie-Louise de Jésus, telle qu'il l'avait laissée sept ou huit années auparavant, et riche de tous les mérites qu'elle avait acquis depuis dans l'exercice de son humble emploi.

De retour à la Rochelle, il tomba malade, et il eut la consolation de se voir porter à l'hôpital, où il respirait, ce semble, plus à l'aise, parce qu'il s'y trouvait au milieu des pauvres. Il fallut deux mois entiers pour le rétablir. Il courut aussitôt reprendre ses travaux apostoliques, et donna successivement des missions à Verrines, à Saint-Médard, et au Gué-d'Ale-

<sup>1</sup> Scio et humiliari, scio et abundare. Ubique et in omnibus institutus sum. (Phil. iv. 12.)

ret. Les vacances arrivèrent, et il en profita pour faire dans la Bretagne et la Normandie un voyage dont on ignore le motif, mais qui ne pouvait avoir pour but que la gloire de Dieu. Il traversa Nantes, Rennes, où il retrouva d'anciens amis que ses conseils et ses exhortations fortifièrent dans le bien. Mais il avait surtout le désir de revoir M. Blain, son ancien ami, qui demeurait alors à Rouen. Il lui écrivit pour lui donner rendez-vous à Caen, où lui-même se rendit à pied, et où il arriva si exténué, si changé, que son ami le jugea près de sa fin.

Dès le premier entretien qu'il eut avec Montfort, M. Blain commença par lui décharger son cœur de tout ce qu'il avait ouï dire contre sa conduite et ses manières. « Je lui demandai, nous dit-il lui-même, quel était son dessein, et s'il espérait jamais trouver des gens qui voulussent le suivre dans la vie qu'il menait; qu'une vie si pauvre, si dure, si abandonnée à la

Providence, était pour les apôtres, pour des hommes d'une force, d'une grâce et d'une vertu rares, pour des hommes extraordinaires, pour lui qui en avait l'attrait et la grâce, mais non pas pour le commun qui ne pouvait atteindre si haut; et que ce serait témérité de le tenter: que s'il voulait s'associer dans ses desseins et dans ses travaux d'autres ecclésiastiques, il devait ou rabattre de la rigueur de sa vie, et de la sublimité de ses pratiques de perfection, pour condescendre à leur faiblesse et se conformer à leur genre de vie ordinaire, ou les faire élever à la sienne, par l'infusion de sa grâce et de ses attrait si parfaits.

« A quoi, pour réponse, il me montra son *Nouveau Testament*, et me demanda si je trouvais à redire à ce que Jésus-Christ a pratiqué et enseigné, et si j'avais à lui montrer une vie plus semblable à la sienne et à celle des apôtres, qu'une vie pauvre, mortifiée, et fondée sur l'abandon à

la Providence ; qu'il n'avait point d'autre vue que de la suivre , et d'autre dessein que d'y persévérer. Que si Dieu voulait l'unir à quelques bons ecclésiastiques de ce genre de vie , il en serait ravi ; mais que c'était l'affaire de Dieu et non la sienne ; que pour ce qui le regardait , il n'avait point d'autre parti à prendre que celui de l'Évangile , et de marcher sur les traces de Jésus-Christ et de ses disciples. Que pouvez-vous dire contre , ajouta-t-il ; fais-je mal ? Ceux qui ne veulent pas me suivre vont par une voie moins laborieuse et moins épineuse , et je l'approuve ; car comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste , il y a aussi plusieurs voies pour aller à lui. Je les laisse marcher dans la leur ; laissez-moi marcher dans la mienne , d'autant plus que vous ne pouvez lui disputer les avantages qu'elle est celle que Jésus-Christ a enseignée par son exemple et par ses conseils ; qu'elle est par conséquent la plus courte , la plus sûre et la plus

parfaite pour aller à lui. » M'ayant ainsi fermé la bouche sur ce point , il ne tarda pas à me la fermer sur celui qui suit. Mais où trouverez-vous , lui dis-je , dans l'Évangile des preuves et des exemples de vos manières singulières et extraordinaires ? Pourquoi n'y renoncez-vous pas , ou ne demandez-vous pas à Dieu la grâce de vous en défaire ? Les rebuts , les contradictions , les persécutions vous suivent partout , parce que vos singularités les attirent ; vous feriez beaucoup plus de bien , et vous trouveriez beaucoup plus d'aide et de secours dans vos travaux , si vous pouviez gagner sur vous de ne rien faire d'extraordinaire , et de ne point fournir aux libertins et aux mondains , dans vos singularités , des armes contre vous , et contre le succès de votre ministère. Alors je lui nommai des personnes d'une sagesse consommée : Voilà , dis-je , des modèles de conduite sur lesquels vous devriez vous mouler ; ils ne font point parler d'eux , et vous ne feriez



point tant parler de vous si vous les imitez. — Il me répliqua que s'il avait des manières singulières et extraordinaires, c'était bien contre son intention; que, les tenant de la nature, il ne s'en apercevait pas, et qu'étant propres pour l'humilier, elles ne lui étaient pas inutiles : qu'au reste, il fallait s'expliquer sur ce qu'on appelle manières singulières et extraordinaires; que si l'on entendait par là des actions de zèle, de charité, de mortification et d'autres pratiques de vertus héroïques et peu communes, il s'estimerait heureux d'être, en ce sens, singulier; et que si cette sorte de singularité est un défaut, c'est le défaut de tous les saints; qu'après tout on acquerrait à peu de frais dans le monde le titre de singulier; qu'on était sûr de cette dénomination pour peu qu'on ne voulût pas ressembler à la multitude, ni conformer sa vie sur son goût; que c'était une nécessité d'être singulier dans le monde, si l'on veut se séparer de la mul-

titude des réprouvés; que le nombre des élus étant petit, il fallait renoncer à y tenir place, ou se singulariser avec eux; c'est-à-dire, mener une vie fort opposée à celle de la multitude.

Il m'ajouta qu'il y avait différentes espèces de sagesse, comme il y en avait différents degrés; qu'autre était la sagesse d'une personne de communauté pour se conduire, autre la sagesse d'un missionnaire et d'un homme apostolique; que la première n'avait rien à entreprendre de nouveau; rien qu'à se laisser conduire à la règle et aux usages d'une maison sainte; que les autres avaient à procurer la gloire de Dieu aux dépens de la leur, et à exécuter de nouveaux desseins; qu'il ne fallait donc pas s'étonner si les premiers demeuraient tranquilles en demeurant cachés, et s'ils ne faisaient pas parler d'eux, n'ayant rien de nouveau à entreprendre; mais que les seconds ayant de continuels combats à livrer au monde, au démon et aux vices,



avaient à essuyer , de leur part , de terribles persécutions ; et que c'est signe qu'on ne fait pas grand'peur à l'enfer , quand on demeure ami du monde : que les personnes que je lui proposais comme des modèles de sagesse , étaient du premier genre ; personnes qui demeuraient cachées dans leurs maisons , et qui les gouvernaient en paix , parce qu'elles n'avaient rien de nouveau à établir , rien qu'à suivre les pas et les usages de ceux qui les avaient précédés ; qu'il n'en était pas de même des missionnaires et des hommes apostoliques : qu'ayant toujours quelque chose de nouveau à entreprendre , quelque œuvre sainte à établir , ou à défendre , il était impossible qu'ils ne fissent parler d'eux , et qu'ils eussent les suffrages de tout le monde ; qu'enfin si l'on mettait la sagesse à ne rien faire de nouveau pour Dieu , à ne rien entreprendre pour sa gloire , de peur de faire parler , les apôtres eussent eu tort de sortir de Jérusalem ; ils auraient dû se renfermer

dans le cénacle ; saint Paul n'aurait pas dû faire tant de voyages , ni saint Pierre tenter d'arborer la Croix sur le Capitole , et de soumettre à Jésus-Christ la ville reine du monde ; qu'avec cette sagesse , la synagogue n'eût point remué , et n'eût point suscité de persécutions au petit troupeau du Sauveur , mais qu'aussi ce petit troupeau n'eût point crû en nombre , et que le monde serait encore aujourd'hui ce qu'il était alors , idolâtre , perversi , corrompu en ses mœurs et en ses maximes au souverain degré. — Je lui dis encore qu'on l'accusait de faire tout à sa tête ; qu'il valait bien mieux faire moins de bien , et le faire avec dépendance , consulter les supérieurs , et ne rien entreprendre sans leur ordre ou sans leur permission. — Il convint de la maxime , en ajoutant qu'il croyait la suivre en tout ce qu'il pouvait , et qu'il serait bien fâché de rien faire à sa tête , mais qu'il y avait des occasions et des rencontres imprévues et subites , où il n'était pas possible de

prendre les avis ou les ordres des supérieurs ; qu'il suffisait, en ces cas, de ne vouloir rien faire qu'on ne croie devoir leur plaire, et mériter leur approbation, et être disposé à leur obéir au moindre signe de leur volonté. Qu'au reste, il arrivait que des œuvres commencées avec le consentement des supérieurs, n'avaient pas quelquefois à la fin leur agrément, soit parce qu'ils étaient prévenus par des gens mal intentionnés et indisposés par de faux rapports, soit parce qu'ils écoutaient les bruits du monde et le jugement de ses sages, qui ne sont presque jamais favorables aux œuvres saintes : qu'alors il n'y avait point d'autre parti que de se soumettre aux ordres de la Providence, et recevoir de bon cœur les croix et les persécutions, comme la couronne et la récompense de ses bonnes intentions ; qu'enfin il était persuadé que l'obéissance étant la marque certaine de la volonté de Dieu, il ne fallait jamais s'en écarter ; mais que sa conscience ne lui

faisait point de reproches sur ce sujet ; et qu'il était en tout temps et en toutes rencontres dans la disposition d'obéir et de ne rien faire qu'avec l'agrément des supérieurs ; mais qu'il ne pouvait pas empêcher les faux rapports, les médisances, les calomnies, les traits d'envie et de jalousie, que l'homme ennemi savait bien faire passer jusqu'à eux pour les indisposer à son égard, et mettre en leur esprit sa personne et ses services au décri.

Je lui fis plusieurs autres objections que je croyais sans réplique ; mais il y satisfait avec des paroles si justes, si concises et si animées de l'esprit de Dieu, que je demeurais étonné qu'il me fermât la bouche sur tout ce que je croyais devoir la lui fermer. J'étais alors dans une grande perplexité par rapport à une cure de la ville de Rouen, que je ne savais si je devais accepter. M. de Montfort me dit en termes précis : *Vous y entrerez, vous y aurez bien des croix, et vous la quitterez. Ce*

qui est arrivé comme il me l'avait prédit. C'est la seconde prédiction qu'il m'a faite en termes fort clairs, et en des choses qu'il ne pouvait savoir que par la lumière du ciel. Dans l'entretien que nous eûmes ensemble, il m'avoua que Dieu le favorisait d'une grâce fort particulière, qui était la présence continuelle de Jésus et de Marie dans le fond de son âme. J'avais peine à comprendre une faveur si relevée; mais je ne voulus pas lui en demander l'explication, et peut-être n'aurait-il pu me la donner lui-même; car il y a, dans la vie mystique, des opérations de grâce inexplicables aux âmes mêmes qui en sont favorisées.

» Je lui fis dire le lendemain la sainte messe à l'autel qu'on appelle *des vœux*, dans la cathédrale de Rouen, dédiée en l'honneur de la sainte Vierge, pour contenter sa dévotion envers elle. Il la dit avec une piété et une tendresse de religion si sensibles, qu'il attira les yeux de tout le

monde, qui ne pouvait assez s'édifier, en voyant tant de piété et de ferveur. Il alla ensuite voir une religieuse du Saint-Sacrement, de sa connaissance, qui le pria de faire une conférence à la communauté; et il la fit sur l'esprit de sacrifice, avec l'onction qui lui était particulière. Le soir, je le fis parler dans une communauté de maîtresses d'école: son discours fut sur les avantages de la virginité, matière que son grand amour pour la pureté lui rendait agréable et délicate à traiter; aussi le fit-il dans l'esprit et avec les termes des Ambroise et des Jérôme, qui en ont si divinement bien parlé.

Après trois mois d'absence, Montfort retourna à La Rochelle, sans que les distractions inséparables d'une si longue route, faite à pied, eussent rien diminué de sa ferveur habituelle. Il avait trouvé le secret de conserver le recueillement et l'union à Dieu, au milieu des affaires les plus fatigantes, et des négociations les plus épi-

neuses. Cependant il aimait à se trouver seul , le long des routes , pour s'entretenir plus facilement avec son divin Maître ; et par respect pour la présence de Dieu , il marchait presque toujours la tête découverte.

De retour à La Rochelle , le serviteur de Dieu s'occupa de l'exécution d'un projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Persuadé que la bonne éducation de la jeunesse est le remède le plus sûr contre le libertinage et l'irrégion , il résolut de faire les derniers efforts pour procurer à la ville de La Rochelle , des écoles primaires et gratuites , où les enfants de l'un et l'autre sexe étudieraient à la fois , les éléments de la religion , et les principes de la science humaine. Ce projet rencontra de grandes difficultés ; mais le serviteur de Dieu les avait prévues. Il n'ignorait pas que ceux qui veulent procurer au peuple des avantages dont il n'a pas encore l'expérience , trouvent toujours

de l'opposition dans une foule de personnes que la jalousie rend injustes , ou la crainte timides. Montfort persista dans le dessein de faire aux Rochelais tout le bien qu'il pourrait , malgré les efforts de ses ennemis. Il créa d'abord une école pour les garçons ; et l'ordre parfait qu'il sut y établir , joint à la bonne direction qu'il imprima aux études firent tomber toutes les préventions , et montrèrent la haute intelligence du serviteur de Dieu.

Quant à l'école des filles , il crut ne pouvoir mieux faire que d'en remettre le soin et la conduite à la sœur Marie-Louise de Jésus. Il lui écrivit donc , pour la faire venir à La Rochelle. Cette généreuse servante de Dieu , partit aussitôt , malgré tous les obstacles que la nature opposait à sa détermination. Mais en la rapprochant de son saint directeur , la Providence avait moins en vue de lui confier la direction d'une classe de petites filles , que de leur fournir l'occasion de mettre la dernière

main à l'établissement des *Filles de la Sagesse*, Montfort rappela à sa pénitente les paroles qu'il lui avait dites à Poitiers, dix ans auparavant, et qui avaient si longtemps soutenu son courage. Il lui prédit qu'on ne tarderait pas à la rappeler à l'hôpital de Poitiers, et sans plus tarder, il composa dans son ermitage de Saint-Éloi une règle pleine de sagesse, qu'il donna ensuite à la sœur Marie-Louise de Jésus, en lui disant : « Recevez, ma fille, cette règle ; observez-la ; et la faites observer à celles qui seront sous votre conduite. » La sœur se jeta à genoux, et la reçut comme le présent le plus précieux qu'on pût lui faire. Plusieurs grands évêques ont approuvé cette règle ; et un homme aussi savant que pieux ne put s'empêcher de s'écrier en la lisant <sup>1</sup> : « Quiconque gardera cette règle, sera un ange. »

<sup>1</sup> Les filles de la Sagesse, qui pendant longtemps ne furent appliquées qu'à la direction des écoles, au service des hôpitaux militaires, maritimes et civils ;

Cependant la santé du pieux prêtre était considérablement altérée, et ses forces diminuant de jour en jour, il comprit que sa fin n'était pas éloignée. D'autres, à sa place, se seraient peut-être condamnés à un repos absolu, et auraient cherché par des précautions et des remèdes, à ranimer le flambeau d'une vie qui allait s'éteindre au milieu de sa course. Mais Montfort n'avait jamais appris à se ménager lui-même ; et d'ailleurs, sa carrière, quoique courte, n'était-elle pas assez remplie pour lui mériter au ciel une belle récompense ? Il remit donc entièrement son sort dans les mains de Dieu, et s'oubliant lui-même, il tourna les yeux vers les campagnes où la moisson ainsi que des maisons de retraite, s'occupent en outre aujourd'hui de l'instruction des infortunées sourdes-muettes. Elles ont des institutions de ce genre très-florissantes à Orléans, à Poitiers, à la Chartreuse d'Auray, à La Rochelle et à Lille. Dans cette dernière ville, les mêmes religieuses espèrent se livrer prochainement à l'éducation des jeunes personnes aveugles.

abondante, appelait de fervents ouvriers. Fontenay, Vouvant, Saint-Pompain et Villiers-en-Plaine, virent successivement paraître l'homme de Dieu, et furent témoins des derniers efforts d'une voix que la charité de Jésus-Christ pouvait seule soutenir encore. Mais enfin il fallut céder. Pendant qu'il donnait une mission à Saint-Laurent-sur-Sèvres, ses forces le trahirent tout-à-coup. Une maladie mortelle s'était emparée de lui, et tous les soins qu'on prodigua au pieux malade ne purent amener son rétablissement ; il se prépara donc prochainement à la mort, reçut les sacrements avec une piété angélique, consola ses amis qui pleuraient autour de lui, et en particulier M. Mulot, l'un des prêtres de sa congrégation, auquel il promit une longue et laborieuse carrière. La santé faible et chancelante de ce digne prêtre semblait devoir donner un démenti à la prophétie de Montfort. Mais il se fit en lui un changement extraordinaire, qui le rendit capa-

ble de supporter pendant bien des années toutes les fatigues du ministère apostolique. « Après ces dernières dispositions, dit l'historien déjà cité du vénérable Montfort, notre pieux prêtre ne pensa plus qu'à la mort. De sa main droite, il prit le crucifix auquel le pape avait attaché l'indulgence plénière, et de la gauche la petite statue de la sainte Vierge, qu'il portait toujours avec lui. Ses yeux étaient constamment sur ces images, et il les baisait tour à tour, en invoquant les noms de Jésus et Marie.

Cependant un grand nombre de personnes s'étaient rassemblées à la porte de sa chambre, et demandaient à le voir une dernière fois. Le missionnaire voulut qu'on les laissât entrer. Tous se mirent à genoux, en poussant des gémissements, et lui demandèrent sa bénédiction. L'homme de Dieu s'en défendit, alléguant qu'il était un trop grand pécheur. Mais M. Mulot lui ayant dit de les bénir avec son crucifix, afin que ce fût Jésus-Christ et non pas lui

qui les bénit , il consentit à le faire de cette manière. Sa chambre était trop petite , pour contenir tous ceux qui désiraient avoir le même avantage ; il fallut , pour satisfaire leurs désirs , qu'elle se vidât et se remplit successivement jusqu'à trois fois. A la vue de ce peuple qui fondait en larmes , le saint missionnaire ranimant toutes ses forces pour lui inspirer les sentiments dont il était lui-même pénétré , chanta le couplet suivant d'un de ses cantiques :

Allons , mes chers amis ;  
Allons en paradis ;  
Quoiqu'on gagne en ces lieux ,  
Le paradis vaut mieux.

Un moment après , il tomba dans une espèce d'assoupissement ; puis , s'étant réveillé tout tremblant , il dit à haute voix : « C'est en vain que tu m'attaques. Je suis entre Jésus et Marie ; *Deo gratias et Mariæ*. Je suis au bout de ma carrière ; c'en est fait , je ne pêcherai plus. » Et il expira

doucement , sur les huit heures du soir , un mardi 28 avril 1716 , à l'âge de quarante trois-ans , deux mois et vingt-huit jours.

FIN.